

Chapitre 1

Le soleil filtrait entre les rideaux, Marielle dormait encore à poings fermés, lorsque la sonnerie stridente de son réveil la tira de son sommeil. D'une main elle arrêta cette musique infernale qui lui résonnait dans les oreilles. Puis elle s'étira en baillant. Sa longue chevelure brune était emmêlée et ses grands yeux bleus étaient gonflés par le sommeil profond de la nuit. Elle portait un pyjama en satin rose et blanc qui la moulait à la perfection et laissait voir par transparence ses hanches bien faites et sa poitrine généreuse. Depuis quelques mois, elle habitait un petit studio joliment décoré car elle rêvait de s'installer dans son propre appartement. Elle adorait ses parents, Béatrice et Jacques Lenormand, mais sa mère était très possessive et l'étouffait en la considérant toujours comme une petite fille. Cela venait probablement du fait qu'elle était fille unique. Son père était fonctionnaire de police. Il avait une cinquantaine d'années. Il était grand et légèrement enveloppé, ses cheveux bruns étaient toujours coupés en brosse et ses yeux bleus étaient cachés sous des lunettes à la monture dorée. Sa femme qui avait le même âge, était aussi grande que lui, mince et musclée car elle pratiquait beaucoup de sport. Elle avait de longs cheveux châtain qui lui couvraient les épaules et ses yeux marron étaient toujours mis en valeur par du maquillage. Lorsque Marielle obtint ses diplômes de commerce, elle fit quelques remplacements dans une agence d'intérim pour pouvoir se mettre un peu d'argent de côté. Le jour où elle eut enfin assez d'économies pour s'assumer seule, elle décida de leur en parler. Elle se souvint qu'elle avait attendu le moment

propice c'est à dire lorsqu'ils étaient tranquillement installés dans le salon en sirotant un verre d'apéritif. Elle trempa ses lèvres dans le verre de soda frais, prit une grande respiration puis leur dit :

— Maman ! Papa ! J'ai trouvé un petit studio et je vais aménager le mois prochain.

Son père venait juste d'allumer une cigarette et faillit s'étouffer en aspirant la fumée, sous l'annonce de la nouvelle, quant à sa mère elle lâcha son verre qu'elle tenait pourtant serré entre ses mains. Par chance, il tomba sur le beau tapis bleu d'orient et ne se brisa pas. Mais Marielle ne se laissa pas impressionner, elle savait que ses parents allaient réagir de la sorte, surtout sa mère et elle continua en disant :

— J'ai vingt deux ans et je veux vivre ma vie ! Je suis adulte maintenant et je vais trouver un travail. Voyez le bon côté des choses ! Papa ! Tu vas pouvoir enfin amener maman en voyage et maman ! Tu auras moins de travail. Tu dis toujours que je ne range pas mes affaires et que je laisse constamment du désordre derrière moi. Tu pourras même te passer de la femme de ménage car d'après tes dires c'est pour moi qu'elle vient travailler. Avec l'argent que tu lui donnes, tu pourras t'acheter plein de belles choses.

— Oui ! Mais tu vas nous manquer. Qu'allons-nous faire sans toi ? Et puis tu es si jeune. Tu ne sais même pas te faire cuire un œuf, ajouta sa mère les larmes aux yeux.

— A quoi servent les livres de cuisine ? S'écria la jeune femme.

Son père restait muet, il se contentait d'écouter sa femme parler. Même s'il avait été surpris pendant quelques secondes par cette déclaration, il n'était pas du même avis que son épouse. Depuis que Marielle avait acquis sa majorité il s'y était préparé, il se doutait qu'un jour sa fille partirait pour vivre sa vie. Béatrice se tourna vers

son époux et sur un ton empli d'agressivité, lui lança au visage :

— Tu n'as rien à lui dire ? Tu la laisses partir ? Finalement cela t'arrange. Tu vas pouvoir regarder tes émissions de télévision préférées et c'est tout ce qui t'importe !

— Ma chérie notre fille est majeure, elle a le droit de quitter notre maison. Elle n'est pas prisonnière que je sache ? Arrête maintenant. Tu ne fais que la culpabiliser. Elle dit qu'elle a assez d'argent pour subvenir à ses besoins et elle va bientôt avoir un vrai travail. C'est tout ce qui compte. Elle peut désormais voler de ses propres ailes. Tu ne crois pas ?

Béatrice pleurnicha quelques minutes, mais Marielle ne céda pas C'est ainsi que quelques semaines plus tard, elle quitta le nid familial. Ses parents l'avaient aidée à aménager et sa mère comme à son habitude avait mis son grain de sel dans la décoration de ce studio. Une fois l'aménagement terminé, Marielle les remercia tendrement et lorsqu'ils furent sur le point de partir, sa mère lui dit :

— Si tu changes d'avis, tu sais que tu peux revenir à la maison.

Jacques se tenait aux côtés des deux femmes et en entendant cela il marmonna entre sa barbe ;

— Béatrice ! Tu nous agaces maintenant ! Fiche-lui la paix et rentrons chez nous.

Marielle les regarda s'éloigner et en soupirant, elle ferma la porte derrière eux. Pendant plusieurs jours elle garda cette image dans sa tête.

Le soleil avait maintenant envahi toute la pièce. Cela faisait une heure qu'elle était levée. Elle se fit couler un bain et elle se décontracta quelques minutes dans cette eau mousseuse qui sentait la réglisse. Cela allait lui donner un coup de fouet. Elle voulait être en forme et mettre toutes les chances de son côté pour son entretien d'embauche qui devait avoir lieu en fin de matinée car quelques jours avant, elle avait répondu à une annonce. Une grande mul-

tionale qui fabriquait les vêtements, la lingerie et le linge de maison, anti-tâche jetable et biodégradable recherchait une secrétaire commerciale. Elle utilisait déjà ce produit récent et qui avait pris rapidement de l'ampleur surtout auprès des femmes car avec lui la corvée de lavage, d'étendage et de repassage avait disparu. En même temps, elles faisaient des économies de lessive et d'électricité. Il avait aussi l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses. Mais ce qui primait le plus dans tout ça c'était le temps de liberté que les ménagères gagnaient. Marielle quitta son domicile vers dix heures du matin, elle prit l'ascenseur. Lorsque les portes palières s'ouvrirent, elle se trouvait dans le parking de son immeuble. A pas pressés, la jeune femme se dirigea vers sa voiture. C'était un petit cabriolet bleu que son père lui avait offert quelques jours après qu'elle eut obtenu son permis de conduire. Elle sortit de sa poche la clef du véhicule et l'ouvrit à distance. Lorsque la grande porte en tôle ondulée grise du parking s'ouvrit, la jeune femme s'infiltra doucement parmi les autres automobilistes. D'un air inquiet, elle jeta un coup d'œil sur le tableau de bord pour voir l'heure. Il ne lui restait plus qu'une heure pour traverser Paris et trouver un endroit pour se garer. Elle s'en voulait d'avoir pris autant de retard. Elle voulait faire bonne impression en s'appliquant sur sa toilette et son maquillage mais cela allait peut-être lui causer du tort. Les automobilistes barraient le carrefour, elle pesta entre ses lèvres. Puis quelques mètres plus loin, comme par magie, la circulation devint fluide. Finalement, elle mit moins d'une heure pour arriver et trouver un endroit pour se garer non loin de l'immeuble où devait se tenir son entretien. Elle se gara et sortit à la hâte de son cabriolet. Ensuite, elle se dirigea à l'adresse indiquée. Lorsqu'elle arriva devant le grand immeuble à la façade blanche. Elle resta quelques instants à s'admirer dans la vitrine du magasin de vêtements qui se trouvait à côté de la porte d'entrée. Elle arrangea sa mèche

de cheveux noirs qui lui tombait légèrement sur le front et ajusta sa jolie jupe blanche qui remontait lorsqu'elle marchait. Ensuite d'un geste rapide, elle tira sur son chemisier rose. Ses mains étaient moites et son cœur battait rapidement dans sa poitrine. Elle prit une bouffée d'air et finalement rassurée, elle se décida à entrer dans le hall. C'était un immeuble de grand luxe. Des plantes vertes ornaient les côtés du mur et le sol en marbre blanc et gris brillé comme un miroir. Elle prit l'ascenseur qui la déposa au quinzième étage. Lorsqu'elle sortit, elle resta quelques instants dans le grand couloir moqueté de gris. Une odeur de propre envahissait la pièce. Elle entendit des éclats de voix qui provenait de l'endroit où elle devait se rendre. C'était un homme qui parlait, son timbre de voix était fort et il avait un accent étranger. Elle s'approcha vers la porte qui était restée entrouverte puis tapa et attendit que la personne l'invite à entrer. L'homme dit :

— ENTREZ !

Marielle passa la porte et salua la personne :

— Bonjour, monsieur !

Ensuite elle se présenta ;

— Mon nom est Marielle Lenormand. J'ai rendez-vous pour un entretien d'embauche.

— Je vous attendais. Puis il lui fit signe de s'asseoir.

Il se présenta à son tour :

— Je m'appelle John Kelly.

Il était grand et fort. Son crâne était chauve, son visage rond et sa bouche épaisse. Il portait un costume noir avec une chemise rouge. Son fort accent anglais lui donnait du charme mais lorsqu'il parlait, il était catégorique et ne s'étendait pas trop sur les détails. La jeune femme l'écoutait avec beaucoup d'attention. Lorsqu'il eut terminé elle dit seulement ;

— Je n'ai pas encore travaillé dans une grande multinationale mais je vais faire le maximum pour être à la hauteur.

— Ce qui a retenu votre candidature, c'est que vous parlez couramment l'anglais et justement nous avons besoin de collaborateurs qui sachent s'exprimer correctement dans cette langue. Il est évident que vous devrez partir vous installer dans le pays où se trouve notre maison mère, c'est à dire en Amérique à New York plus exactement. Vous aurez un visa de travail renouvelable chaque année. Nous avons à votre disposition, un logement et nous prenons à notre charge, les frais de votre voyage et le transport de vos vêtements et autres.

Ne s'attendant pas à cela, la jeune femme resta quelques instants sans voix. Elle devrait quitter ses parents et Paris sa ville natale pour aller vivre en Amérique. Cependant c'était une aubaine, le salaire qu'on lui proposait était des plus intéressants et si elle restait en France, elle ne gagnerait jamais autant d'argent. Par contre ce qui l'angoissait le plus, c'était la réaction de sa mère lorsqu'elle allait lui annoncer la chose. Cependant, il fallait qu'elle pense à son avenir et si sa mère ne le comprenait pas sur le moment, elle s'y ferait petit à petit et finalement ses parents étaient assez aisés pour se permettre de venir en Amérique au moins deux fois par an. Réflexion faite et sans hésitation Marielle répondit à son interlocuteur :

— Oui ! J'accepte votre proposition ! Quand dois-je partir ?

— Lundi prochain ! Tenez les clefs de votre futur logement ainsi que l'adresse. Ah ! J'oubliais votre studio est entièrement meublé.

— Pouvez-vous me donner quelques indications, sur mon nouveau travail ? s'inquiéta t-elle.

— Vous aurez un grand secteur de clients à gérer et à satisfaire ! Vous serez jugée sur le pourcentage de ventes effectuées. Dans les premiers temps nous serons compréhensifs mais au bout de quelques mois si vous n'évoluez pas nous mettrons un terme à notre collaboration, dit monsieur John Kelly sans mâcher ses mots. Marielle sentit un

frisson lui parcourir le corps mais elle se ressaisit immédiatement et d'un ton ferme, elle répondit :

— Très bien ! Je vous remercie, je sais maintenant à quoi m'en tenir.

Puis elle se leva et prit congé de son futur directeur. Lorsqu'elle regagna la rue, ses jambes étaient raidies sous l'effet de l'émotion. De suite, elle décida de rendre visite à ses parents pour les mettre au courant mais d'avance elle connaissait la réaction de sa mère. Elle sortit son portable de son sac et les appela pour leur annoncer sa visite. Elle arriva chez eux quelques minutes plus tard, Béatrice se trouvait dans la cuisine, elle préparait le déjeuner, Jacques était sur son fauteuil en cuir noir confortablement installé, son éternelle cigarette à la bouche, il lisait son journal. Elle les embrassa tendrement. Puis, elle alla s'asseoir dans l'autre fauteuil face à son père. Sa mère abandonna ses fourneaux pour venir les rejoindre. Marielle leur raconta comment s'était passé son entretien, ses parents l'écoutaient attentivement ce n'est que lorsqu'elle les prévint qu'elle devait aller s'installer à New York que sa mère ouvrit la bouche pour crier.

— A NEW YORK ! MAIS NON ! C'EST IMPOSSIBLE ! JE NE VEUX PAS QUE TU T'ÉLOIGNES DE NOUS. SURTOUT PAR LES TEMPS QUI COURENT. QUI EST CE MONSIEUR ? DONNE-MOI SON TÉLÉPHONE ET JE L'APPELLE DE SUITE !

Son père, abasourdi, que sa fille parte si loin, regardait sa femme crier. Marielle s'était levée de son fauteuil et marchait de long en large dans la pièce, elle parlait fort et suppliait sa mère de la laisser s'en aller. Il en était de sa vie et elle ajouta :

— MAMAN ! Arrête s'il te plaît ! Je sais que ce n'est pas la porte à côté mais vous viendrez me rendre visite le nombre de fois que vous voudrez. Ne m'oblige pas à avoir des scrupules et à renoncer à mon nouveau travail. Je t'en supplie. Il en va de mon avenir. Je ne resterai pas intermi-

nablement, juste le temps de me mettre de l'argent de côté ensuite je reviens. Je te le promets.

— Si tu épouses un Américain ? Tu ne reviendras plus jamais en France. Ou alors en touriste. C'est ça que tu veux, j'ai compris. Tu veux me faire mourir de chagrin.

Puis Béatrice éclata en sanglots et se jeta dans les bras de son mari en lui déchirant au passage son journal. Jacques la réceptionna dans ses bras. Elle pleurait à chaudes larmes. Il lui caressa les cheveux et lui essuya les larmes qui coulaient le long de ses joues maquillées. Puis, il attendit qu'elle se calme un peu et doucement il dit :

— Voyons ma chérie. Tu as toujours rêvé d'aller visiter l'Amérique et bien voilà au moins nous aurons un but pour y aller. Vois le bon côté des choses.

— JE M'EN FOUS DE L'AMÉRIQUE ! IL EST QUESTION DE NOTRE FILLE UNIQUE ! A PARIS IL N'Y EN A PAS DU TRAVAIL ?

La jeune femme s'approcha de sa mère et la serra dans ses bras pour l'apaiser et elle lui murmura à l'oreille :

— MAMAN ! Je sais ce que tu ressens ! Je suis également malheureuse de vous quitter, mais si tu veux mon bonheur tu dois accepter mon choix.

Finalement Béatrice se radoucit mais quelques jours plus tard Jacques dut faire appel au médecin. L'état d'angoisse de sa femme était tel qu'elle ne mangeait plus et avait du mal à dormir. Le médecin de famille lui prescrivit quelques sédatifs car il la connaissait depuis plusieurs années et savait l'attachement qu'elle avait envers sa fille. Il lui conseilla pour combler le syndrome du nid vide, d'aller faire quelques heures de bénévolat dans les hôpitaux. Car beaucoup d'enfants et de malades manquaient d'affection et elle pourrait maintenant utiliser son temps de liberté à bon escient.

Ce jour-là, la jeune femme partait pour l'Amérique. Son père commençait à mettre une partie des bagages dans la voiture. Marielle prit une dernière tasse de café en at-

tendant sa mère qui finissait de se préparer. Quelques instants plus tard, alors qu'elle lisait le journal, Béatrice sortit de la salle de bains, vêtue de noir. La jeune femme faillit tomber à la renverse en la voyant ainsi habillée et s'écria :

— MAMAN ! Mais on dirait que tu vas à un enterrement !

— C'est tout comme ! Répondit sa mère d'une voix triste.

— Tu ne vas pas recommencer ? Tu m'avais promis ! S'écria Marielle en colère.

— Je sais mais c'est plus fort que moi, de savoir que tu pars si loin je le supporte mal ! Tu es comme ton père ! Tu n'as pas de cœur !

— Mais si je t'aime beaucoup. Mais je suis grande maintenant. Je te promets que je reviendrai dans deux ou trois ans. Viens dans mes bras. Allons fais-moi un sourire. D'accord !

Béatrice s'approcha de sa fille et soudain des larmes se mirent à couler le long de ses joues maquillées. Mais elle se calma lorsque sa fille l'embrassa en lui disant :

— Je t'appellerai une fois par semaine et tous les jours tu recevras un e-mail d'accord ?

Sa mère acquiesça de la tête. Puis Marielle finit son café et plia le journal consciencieusement et le posa sur la table. Lorsque son père remonta du garage, il trouva les deux femmes prêtes à partir. Béatrice sortit la première de l'appartement suivi de Marielle et de son mari qui ferma la porte blindée derrière lui. Ils arrivèrent à l'aéroport une heure plus tard. Jacques s'était garé au parking et chacun portait un bagage. Lorsqu'ils entrèrent dans le hall de l'aéroport. Ils allèrent s'installer dans la salle d'attente. Personne ne parlait. Le cœur battant, Marielle commençait à réaliser qu'elle allait partir dans un pays inconnu dont elle connaissait seulement la langue. Lorsque son vol fut annoncé, elle se leva rapidement et s'empara de son sac. A son tour, ses parents la suivirent. Béatrice attrapa sa fille

par le cou et l'embrassa en pleurant à nouveau. Jacques était à côté, quelques larmes coulaient le long de ses joues, mais bien vite il les essuya d'un coup de manche de son veston. Marielle fit mine de ne pas s'en apercevoir, elle calma sa mère et enlaça tendrement son père. Puis, elle les quitta et se dirigea vers le terminal. Effondrés, ses parents la suivirent du regard.